

Lézards poétiques

Chapitre XVIII : Epreuve-moi

Les épreuves ! Portent bien leur nom, celles-là. A chaque fois elles me laissent pantois, paniqué, pantelant. Non pour le temps ou le travail qu'elles demandent, mais pour toutes les... épreuves qu'elles imposent à mon pauvre esprit.

Bon, certains vont m'objecter que je crache encore dans la soupe. C'est vrai : qui dit « épreuve » dit livre, livre à venir tout au moins. Et je sais que beaucoup donneraient père et mère (c'est idiot, cette expression : plus on avance en âge, plus on peut donner père et mère, il suffit d'indiquer le cimetière adéquat !) pour en connaître, des épreuves. Donc, si vous avez déjà eu la chance d'en surmonter, je vous souhaite d'en affronter plusieurs autres. Et si vous n'en avez pas encore connues, j'espère de tout cœur que vous en traverserez bientôt.

Tiens, nostalgie. Je me souviens..., comme disait Pépé, de mes premières épreuves. Sur la publicité d'un attrape-couillon qui s'appelait le Prix François Villon, j'avais dépêché un manuscrit à un éditeur d'alors (paix à son âme) qui s'appelait Millas-Martin. Il me répondit une lettre enchantée, enfiévrée, enflammée : mon manuscrit était d'une telle valeur qu'il ne fallait pas moins que trois (ou quatre, j'ai oublié) versements pour arriver à l'égaliser. Je me renseignai auprès d'un vieux maître sur de telles pratiques. « C'est passage quasi obligé, me dit-il. Verlaine, Rimbaud, Proust et bien d'autres ont connu le compte d'auteur à leurs débuts ». Ma foi, s'il suffisait de perdre un peu d'argent pour être à la fois Verlaine, Rimbaud, et le Temps perdu... Et puis un homme qui s'appelait Martin, même rien qu'à moitié, ne pouvait pas être totalement mauvais. Je payai donc un premier acompte et, quelque temps après, reçu un petit paquet du cher éditeur : mes épreuves.

La joie que j'eus à ne pas ouvrir ce paquet et à le trimballer avec moi toute la journée ! Intacte, je remâche cette émotion. On est tant con quand on est content (ah ! non, Grangaud*, lâche-moi - *cf chapitre précédent)

Mais il me fallut bien l'ouvrir, ce paquet. Et là, l'épreuve commença.

Du mauvais papier (avez-vous remarqué comme les épreuves sont toujours sur du papier dégueulasse, et que les textes apparaissent aussi informes qu'un fœtus à l'échographie ?), des poèmes à la suite des uns des autres, et surtout, surtout, des textes – en prose pour la plupart -- non justifiés.

Bien sûr, aujourd'hui, tout cela paraît antédiluvien. N'importe quel petit traitement de texte vous donne une justification, même si c'est au prix de « blancs » particulièrement obèses. Mais au début des années 70, il fallait ruser pour se justifier. Un Denis Roche prenait même le déplacement du chariot de sa machine à écrire pour unité de vers et écrivait : « la poésie est inadmissible, d'ailleurs elle n'existe pas ». (Depuis, il a publié ses Oeuvres Poétiques Complètes : on est le Rimbaud qu'on peut !) Je ne savais même pas ce que ça voulait dire : « justifier ». Je disais : « aligner à droite » --Il y aurait beaucoup à écrire, si cela n'a déjà été fait, sur le vocabulaire de la typographie et de l'imprimerie, et, d'une manière générale, sur les troublantes acceptations que peuvent accepter les mots.

Donc, je demandai justification à ce monsieur Millas. Il me répondit que c'était techniquement possible... mais plus cher. Paul, Arthur et Marcel étaient-ils passés par là ? Pour ma part, je commençais à penser que monsieur M. n'en voulait qu'à ma pauvre cassette.

C'était aussi l'époque du Crayon noir, des débuts du CALCRE (salut, Roger) qui fourbissait ses tridents contre les requins, et m'indiqua quelques vrais éditeurs débutants (le Dé bleu, entre autres, dans sa grande période ronéo, etc.)

Ces premières épreuves en restèrent donc là.

Mais je n'eus plus jamais autant de joie (toutes proportions gardées, bien sûr) à en voir arriver d'autres. Pourquoi ? Parce que, par faiblesse d'esprit, j'aime surtout un livre... quand il n'existe pas encore. Je veux dire quand il est accepté, signé, prévu, etc. , et que donc on peut passer et penser à autre chose, mais je trouve ce temps de limbes parfait, à l'abri des réalités de la réalité. Et puis nous autres, poètes, ne travaillons guère dans l'actualité. Donc, même si entre-temps l'on n'a pas changé d'humeur ou de style, les textes que l'on va corriger ont au minimum un

ou deux ans d'âge, voire beaucoup plus. On les a oubliés. Et quand leurs épreuves font irruption dans notre petit bureau, c'est comme l'explosion d'une étoile morte. Enfin, pour moi, c'est comme ça. Je suis atterré par ce que je lis, je ne comprends pas quelle moquette fumait l'éditeur quand il a accepté ce manuscrit, et j'ai, vraiment, sincèrement, envie de tout mettre à la poubelle.

« Lucide, enfin ! » diront d'aucuns. « Et, la prochaine fois, épargne-nous même le manuscrit ! »

Sans doute. Mais je connais cette forme de réaction. Elle est la même que celle que j'ai, pour ma part, lors de la première relecture d'un nouveau texte : je ne retrouve rien de l'impulsion ni de l'émotion créatrices, et rejette ou change tout en bloc – avant un troisième temps plus constructif.

Le problème est que les épreuves sont toujours une épreuve de rapidité : pas de loisir pour les états d'âme. Et après tout, c'est normal : c'est juste une mise au point technique. L'éditeur a accepté le livre ainsi, il vous a fait confiance, il n'y a pas à revenir dessus. Le second ennui, c'est que vous avez toujours des tas de choses à faire en même temps. C'est comme s'il fallait changer tous les prénoms de la Bible en deux jours, alors que vous avez deux cents copies à rendre le lendemain et trois semaines de vaisselle en retard dans l'évier.

C'est pourquoi les riches, ceux qui travaillent dans les genres riches (romans, essais...) font faire ça par des pros (correcteurs, -trices). C'est à ça d'ailleurs qu'on reconnaît les riches : ils font toujours effectuer par d'autres ce qu'ils pourraient accomplir eux-mêmes : « Vivre, les serviteurs feront cela pour nous » disait même un poète (Au secours, je ne sais plus qui ? Qui veut gagner une absence de millions ?)

Quant à moi, je fais une photocopie des épreuves et j'applique d'abord à cette photocopie le système Fernand Raynaud. Fernand Raynaud, un peu oublié aujourd'hui, c'est dommage, avait un sketch qui racontait l'histoire (autant que je m'en souviens) d'un gars sur un marché dont la pancarte portait l'inscription suivante : « Ici, on vend des œufs pas chers ». Un intellectuel passe et finit par lui démontrer que tout le monde voit bien qu'il vend des œufs pas chers, que tout le monde voit bien qu'il vend des œufs, et que tout le monde voit bien qu'il est ici – et donc lui fait effacer toute sa pancarte. De même, quand vous relisez froidement quelque chose, vous vous rendez compte qu'il y a des tas de mots inutiles et que l'essentiel peut se réduire à presque rien, sinon rien.

Mais économie n'est pas supérieure à emphase, et l'essentiel peut parfois se nicher dans une inutilité apparente. Tant pis, je coupe, je sabre, j'enlève, je tords, j'étripe, je guillotine, pour m'apercevoir un ou deux jours après que c'est stupide. Evitez donc les « corrections d'auteur ». Neuf fois sur dix, je n'ai eu qu'à regretter ensuite celles que j'ai pu faire lors d'épreuves. (Du temps du cher Millas, -- cf plus haut --, c'était même facturé en sus !)

Non, à ce moment-là, la seule chose qui compte, si vous ne pouvez pas vous payer un pro de la correction, c'est d'avoir quelqu'un qui peut les lire pour vous, ces épreuves. Et soyez-lui en reconnaissant. Car relire soi-même ses épreuves – outre les réactions subjectives suicidaires sus-évoquées --, c'est dur. Mais relire les épreuves d'un autre, aucun adjectif n'est plus qualificatif. C'est une singulière (é)preuve d'amitié (merci Odile), voire d'amour et de patience si vous refilez ça à votre conjoint/e, à votre copain/pine – ou à votre chien, s'il est savant !

Et puis sachez que, même si vous avez réussi à mettre trente amis sur le coup, même si vous avez enfin repris vos esprits et ne vous concentrez plus que sur vos lettres, vos mots, vos accords ou désaccords avec le dictionnaire et le participe qui vient de passer, il restera toujours une – ou plusieurs – coquilles. Oh, pas de quoi refaire un œuf, mais des trucs si cons, et juste là où il ne fallait pas. Un autre ami, innocemment, vous le fera remarquer dans une conversation ou une lettre un jour. Et, comme l'arbre gâche la forêt, votre livre ne sera plus à nouveau pour vous, tout un jour et une nuit, qu'un objet d'absolu mépris. Vous ne serez plus bon qu'à vous tirer une balle dans le génie. « Bon à tirer », drôle d'expression, ça aussi. Enfin, ne nous étendons pas.

Car je n'ai que trop, chers amis, mis à rude épreuve vos yeux et votre bienveillance. Et puis, je vous ai dit ce que j'éprouvais, pour ma part, devant les épreuves. Mais j'espère, je suis sûr que vous surmontez ces moments-là avec beaucoup plus de sérénité, de célérité, et d'objective sévérité.

La prochaine fois, ou une prochaine fois, nous aborderons une autre étape de la confection d'un livre, à savoir : la quatrième de couverture.

Bonjour chez vous.

Jean-Claude Martin